

La négation de tout désir (selon le bouddhisme et Schopenhauer)

Le bouddhisme nous propose une sagesse beaucoup plus radicale que celle d'Epicure. Les trois premières vérités fondamentales enseignées par le Bouddha sont les suivantes :

- 1-Toute vie est souffrance.
- 2-L'origine de la vie et de la souffrance est le désir.
- 3-L'abolition du désir entraîne l'abolition de la souffrance.

Nous pourrions représenter l'essentiel de cette pensée par cette équation (que nous empruntons au grand spécialiste des religions, Mircea Eliade) :

Vie = Désir = Souffrance.

En effet, il n'y a de vie que par le désir, par le désir farouche de survivre, de se défendre contre les autres vivants, de se nourrir, de tuer pour cela, comme cela se voit chez tous les vivants, les animaux et les hommes. Le désir fondamental est donc le désir de persévérer dans son être, le désir d'être et de persister à être un individu, séparé et différent du reste du monde, ou, comme disent les orientaux, le désir d'individuation.

D'autre part, le désir n'est jamais satiable, nous souffrons toujours de désirs inassouvis, que redoublent encore les douleurs physiques, de la maladie et de la vieillesse, qui sont le lot des vivants. Bref, à regarder les choses lucidement, la vie est essentiellement faite de souffrance. Bien rares sont les moments de vraie joie. Certes nous avons l'espoir d'arriver un jour au bonheur par la satisfaction de tous nos désirs, c'est d'ailleurs ce qui nous fait vivre, mais ce n'est qu'une vaine illusion. Ce qu'il faut donc, c'est arriver à échapper à la souffrance.

Le *nirvana*, le *karma* et la réincarnation.

Comment faire ? La solution s'impose logiquement : il suffit de supprimer en nous tous nos désirs, y compris notre désir fondamental de vivre et d'être heureux. Lorsque nous y serons parvenus, nous serons délivrés du désir et donc de la souffrance. Nous atteindrons alors l'état dit de *nirvana*, c'est-à-dire de délivrance, qui est caractérisé comme étant un état bienheureux. Nous voyons que, pour le Bouddhisme, il faut tuer en soi tout désir. Mais se suicider n'est pas pour autant la bonne solution pour échapper à la souffrance. En effet, celui qui se suicide le fait parce qu'il souffre trop de ses désirs inassouvis, et par désespoir d'arriver à trouver le bonheur. Il est donc encore tout empli du désir de son bonheur personnel. Dès lors, puisque c'est le désir d'individuation qui produit la vie, il devra nécessairement revivre, c'est-à-dire se réincarner. La doctrine orientale de la réincarnation est donc rigoureusement logique sur ce plan.

Il en va de même pour son corollaire, la doctrine du *karma*, que l'on pourrait traduire par destin, et qui est souvent mal comprise. Les occidentaux et les religions populaires orientales l'envisagent souvent sous une forme

moralisatrice : si l'on souffre dans cette vie, si l'on y est en butte à un destin cruel, c'est que l'on a fait du mal dans une vie antérieure et qu'on le paye maintenant. Cette conception suppose une divinité providentielle, qui surveille nos actes et distribue châtiments et récompenses. Mais pourquoi alors attend-elle une autre vie ? En réalité, la doctrine du *karma* ne requiert pas l'existence d'un tel juge divin. Elle découle de la logique propre du désir. En effet, si l'on meurt avec encore en son âme toutes sortes de désirs inassouvis, de regrets, d'appétits, nécessairement on se réincarne dans un être animé de ces désirs. Or, plus on a de désirs, et plus on souffre. Le *karma* n'est rien d'autre que cela : la souffrance que s'inflige en quelque sorte à lui-même celui qui n'a pas su surmonter ses désirs dans sa vie précédente.

Dès lors nos existences multiples peuvent suivre deux types de trajectoire. L'une est "descendante", si en chacune de nos existences nous accumulons de plus en plus de désirs, nous nous réincarnerons à chaque fois dans un être de plus en plus bas, vil, désirant et souffrant. C'est ainsi que celui qui est animé de désirs particulièrement bestiaux finira par se réincarner dans un animal, féroce ou libidineux, et poursuivra sa dégringolade suivant les degrés de la hiérarchie des êtres. L'autre direction, "ascendante", appartient à celui qui surmonte peu à peu ses désirs au cours de ses existences successives. Dès lors, il se réincarnera dans des êtres de plus en plus nobles, purs, sages, de moins en moins désirants et souffrants, jusqu'à ce qu'il élimine de lui tout désir et qu'il atteigne le détachement absolu, le nirvana. Alors son cycle d'existence prendra fin, il cessera de se réincarner, et, puisqu'il aura supprimé en lui le désir d'être un individu séparé, il se réunira avec l'absolu, le Brahman, il se résorbera en lui. Car seul l'absolu existe. C'est par une catastrophe ontologique d'ailleurs inexpliquée que des êtres qui ne sont que des fragments de l'absolu se détachent et se détournent de lui, croient exister par et pour eux-mêmes, croient être des individus séparés, et se prennent même pour le centre du monde, ce qui fonde leur égoïsme. C'est donc une "ignorance transcendantale" qui est à l'origine des existences individuelles et du désir de persévérer dans son être, donc de la souffrance. La connaissance doit venir lever cette ignorance, et révéler le caractère profondément illusoire de toute existence, de nous-même comme de tout ce qui nous entoure.

Le Bouddhisme, sagesse ou religion ?

Le Bouddha, qui vécut autour du ve siècle avant J. C., enseigna tout cela. Il ne fit d'ailleurs qu'énoncer clairement le fondement métaphysique, dans toute sa pureté, de toute la pensée religieuse orientale, débarrassé de tous ses oripeaux de superstitions populaires, de divinités polythéistes qui encombrant la religion hindouiste. L'ironie de l'histoire veut que le Bouddha, qui ne prétendait être qu'un homme, qui avait simplement pris conscience des illusions, qui avait trouvé la voix de la sagesse, a été récupéré par l'Hindouisme, et est devenu une divinité parmi d'autres dans son panthéon, qu'on prie ou qu'on implore. Car, si le Bouddha est aussi un dieu pour une forme populaire de religion bouddhiste, le Bouddhisme savant et authentique est beaucoup plus une sagesse philosophique qu'une religion, ou au moins c'est une religion sans dieu. En effet, si toute existence individuelle est illusoire, si seul l'absolu existe, il ne peut être un individu, comme le Dieu chrétien, qui a une pensée et une

volonté, ou comme les dieux polythéistes. L'absolu, le *Brahman*, ne peut être qu'un principe rigoureusement impersonnel, et même pas un dieu. En tirant logiquement les conséquences métaphysiques des principes profonds des religions orientales, l'enseignement du Bouddha, pourtant désireux d'éviter les querelles métaphysiques et soucieux uniquement de salvation individuelle, en vient nécessairement à critiquer leur forme populaire bigarrée.

Pourtant, cette pensée métaphysique fondamentale imprègne profondément la mentalité orientale. C'est elle qui donne sans doute aux hindous, entre autres, cette extraordinaire capacité de résignation, qui leur fait supporter d'un cœur léger des situations de misère matérielle effroyable. Ainsi, un auteur a pu sans ironie appeler son témoignage sur la vie dans les banlieues de Calcutta, d'une pauvreté extrême, "la cité de la joie". Certes, comme tous les humains, les hindous sont animés de multiples désirs, et ce sont ces désirs qui sont à l'origine des croyances dans les divinités polythéistes, que l'on implore afin de s'assurer un sort meilleur, mais la sagesse profonde de leurs religions les amène à combattre leurs propres désirs, à juger comme méprisables leurs actions et leurs tentatives pour améliorer leur situation. La contrepartie négative de cette admirable résignation, c'est évidemment que cela empêche toute lutte pour changer les choses. Les hommes d'action doivent être étouffés par la réprobation générale. C'est ce qui explique que les sociétés orientales stagnent et n'évoluent guère, ou alors seulement sous l'influence occidentale, en adoptant une mentalité étrangère.

Le pessimisme de Schopenhauer.

Que l'on puisse définir le Bouddhisme comme une sagesse ou comme une religion sans dieu est confirmé par le fait que ses principales affirmations sont reprises dans la philosophie occidentale par le système de Schopenhauer. Ce philosophe allemand du milieu du xix^e siècle est rigoureusement athée. Il en tire les conséquences radicales : si Dieu n'existe pas, la vie est absurde ; en effet, nous vivons, nous souffrons, nous faisons des efforts, tout cela pour finir par mourir, c'est-à-dire pour rien. Aucun paradis, aucune récompense ne nous attendent. De plus la vie est essentiellement faite de souffrance. Si nous examinons lucidement notre expérience de la vie, sans la brouiller de faux espoirs, et que nous faisons le compte des biens et des maux, nous découvrons que la somme totale des souffrances est très supérieure à la somme des plaisirs éprouvés dans une vie. Donc la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Tout ce qu'il nous reste à faire, c'est à échapper à la souffrance en tuant en nous le désir de vivre... Nous voyons que nous retrouvons chez ce philosophe exactement les mêmes idées que celles des bouddhistes, assorties de bien d'autres analyses, preuves, discussions et récupérations de la philosophie kantienne dans le détail desquelles nous n'entrerons pas.

Le bouddhisme, adoration du néant.

Nous pourrions reprendre à l'encontre du Bouddhisme certains de nos griefs formulés contre l'épicurisme. En

effet, ce n'est pas le bonheur positif qu'il nous apporte, mais seulement la cessation de la souffrance. Or cela n'est pas identique. Mais, objectera-t-on, la fusion avec l'absolu n'est-elle pas une jouissance, une béatitude ? Cela n'est pas pensable, puisque elle ne s'opère que par la suppression de notre conscience individuelle. Or si je ne suis plus un individu conscient, je ne ressens plus rien, parler de mon bonheur n'a plus aucun sens. Pourtant c'est bien cette néantisation de soi, ce suicide spirituel que recherche le Bouddhisme, notamment à travers les techniques du yoga. Un des plus hauts exercices de méditation yogique, en vue duquel la maîtrise du corps et de la pensée est recherchée, est le fait d'arriver à penser le rien, c'est-à-dire à ne plus penser à rien, à ne plus penser du tout, à anéantir sa pensée, et – puisque nous sommes des être essentiellement pensants – son être. De plus, l'absolu lui-même, dans lequel il faut résorber son être, n'est rien d'autre que le néant. Les orientaux éprouvent quelques difficultés à parler du Brahman, précisément parce qu'on ne peut rien en dire : du rien, rien ne se dit. Mais si l'existence individuelle est une illusion et un mal, l'absolu bouddhique ne peut être un individu, il est un principe rigoureusement impersonnel, à la différence du Dieu judéo-chrétien, qui lui est une personne, qui a une pensée, une volonté, qui crée volontairement et avec amour un monde et des êtres distincts de lui, qui s'adresse même à eux en disant "je". Le bouddhisme, comme le dit Hegel, peut bien être caractérisé comme une adoration du néant. Et si sa sagesse peut nous faire échapper à la souffrance, c'est au prix du renoncement à l'être, à l'action et à la joie véritable. Il prône en effet la doctrine du non-agir. Le sage par exemple y enseigne de curieuse façon : un disciple, attiré par sa réputation de sagesse, vient le voir et ne le quitte plus, en espérant un grand apprentissage et une grande révélation. Mais le sage ne lui dit rien, ne s'occupe pas de lui, jusqu'au jour où le disciple comprend qu'il n'y a rien à apprendre ni rien à faire, et s'en va. Mais nous, cette sagesse ne nous satisfait pas. Nous ne voulons pas renoncer à notre être, et nous voulons un vrai bonheur, pas un simple anéantissement.